

Underground et musiques sacrées

Michel Faubert

Numéro 304, été 2014

La chanson dans tous les sens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faubert, M. (2014). Underground et musiques sacrées. *Liberté*, (304), 30–34.

Buvons mes bons amis

Texte : Traditionnel / Jérôme Minière

Musique : Traditionnel / Marchand / Lanoie

Tiré du plus récent album de Michel Faubert, *Mémoire maudite*

BUVONS mes bons amis
buvons tous à la ronde
Si quelqu'un vient ici
qu'il vienne qu'il me seconde
D'une main je tiens mon verre
la bouteille de l'autre
J'en verse un coup soudain
en attendant un autre

Mon corps prend ses ébats
mon cœur prend ses alarmes
Quand je fais rouler mon corps
c'est auprès d'une table
Le vin est mon trésor
moi qui le trouve agréable
Quand je fais rouler mon corps
c'est auprès d'une table

Tout paraît à mes yeux
tout bouleverse tout culbute
Les montagnes et les hauts
les vallons et les buttes
Il est temps de partir
le vin prend sa finesse
Car je me sens m'appesantir
d'un sommeil qui me blesse.

Mon cœur sec comme une pierre
décharné par les saisons par les hivers
tout entier je le mouille avec un peu de vin
Je remplis mes artères à pleines mains
j'oublie tout jusqu'à demain
les dures journées accumulées
la rivière sèche des passions
mortes
étouffées
torturées
les lignes de ma vie dispersées
la pesanteur du ciel imprimée dans le creux
J'oublie tout [de mes mains
et je bois

Et l'ivresse écarte ses cuisses
me serre avec la tendresse de l'oubli
Et demain
un puits sans fond
Et demain
un puits sans fin
Et demain...

Buvons mes bons amis
buvons tous à la ronde
Si quelqu'un vient ici
qu'il vienne qu'il me seconde
D'une main je tiens mon verre
la bouteille de l'autre
J'en verse un coup soudain
en attendant un autre. **L**

Underground et musiques sacrées

Les histoires crues du folklore contre la mièvrerie contemporaine.

MICHEL FAUBERT

RÉCEMMENT, quelqu'un m'a demandé pour quoi je chantais. Je me suis surpris moi-même en répondant spontanément : « Pour changer le monde. » Je ne suis pourtant pas de ceux que, historiquement, on appelle : « chanteurs engagés », métier bien rare de nos jours, au sens propre comme au figuré. Mes mots (qui sont rarement de moi soit dit en passant) n'appellent pas la mobilisation pour un monde meilleur, qui appartient davantage à mon implication citoyenne personnelle qu'à mon rôle d'artiste de la scène. Dans la vie, je chante surtout des plaintes, sorties du fond des âges, que j'ai recueillies au Québec et en Acadie. Rien, apparemment, pour « changer le monde »... Mais cette réponse, sortie de je ne sais où de moi, a vite fait surgir d'autres questions. Une, surtout : la musique elle-même, et tout ce qu'elle entraîne dans son sillage, pourrait-elle être porteuse de bouleversements, de changements? Oui, j'en suis sûr, mais de quel ordre? Et comment?

I. 1983

*Stigmata oh you sordid sight
Stigmata in your splintered plight
Look into your crimson orifice
In holy remembrance
In scarlet bliss...*

JE DÉCOUVRE Bauhaus, icône britannique du post-punk néo-goth. Peter Murphy, sorte de David Bowie spectral, se distord torse nu en mille convulsions sur fond de basse obsessionnelle, de batterie nerveuse et de guitare saturée.

*In nomine patri et filii et spiriti sanctum
In nomine patri et filii et spiriti sanctum*

*In nomine patri et filii et spiriti sanctum
IN NOMINE PATRI ET FILII ET SPIRITI SANCTUM!
FATHER SON AND HOLY GHOST!!!!*

Je suis couché
Mes paumes s'ouvrent et saignent
J'ai la tête en feu
Mon ventre me tire vers le bas dans son vertige
Le ciel de ma chambre s'ouvre et m'aspire enfin.
Je vois. J'y vais.

Je suis né à Choisy (Rigaud) le 1^{er} juin 1959, dernier enfant et seul garçon d'une famille de fervents cultivateurs catholiques. Mon père travaille, chante, rêve et joue aux cartes. Ma mère travaille, chante, souffre et prie pour la rémission des péchés. Ce sont définitivement mes parents.

Mon enfance a baigné dans l'univers chansonnier de mes sœurs, la musique de danse de leurs fiancés de la ville, la chanson à répondre, le violon strident de Léo D'Amour du rang Saint-Thomas.

Maudit
Maudit Violon d'Amour
Quand tu jouais Léo
puis que ton archet embrasait la montagne de l'Ours
Le Diable câllait son appel à la prière
et pendant que la danse rouge jaune puis bleue
tournait sur ton front en sueur
La débâcle du printemps
charriait nos dimanches après-midi de cabane à sucre
La sève bouillait dans le ventre des filles
J'étais rien qu'un p'tit gars...

Dans la vieille maison où nous sommes tous nés et où d'autres sont morts, maison vibrante, suintante, pleine de

portes barricadées derrière lesquelles grouillent des mondes secrets peuplés d'esprits, trône un immense piano droit victorien. C'est ma sœur Monique qui en joue. Il y a un meuble stéréo pas loin (je l'appelle Le cercueil) où on fait jouer Ferrat, Montand, Tijuana Brass, *With The Beatles*, Brassens ou Florian Zabach. Oubliés dans Le cercueil par une amie de mes sœurs, des dizaines de 45 tours venus de l'espace : The Dave Clark Five, The Beach Boys, The Kingsmen et, surtout, The Kinks.

Enfant, j'adore la musique. Toutes les musiques. De Jean-Paul Filion qui chante *La Parenté* jusqu'à l'orchestre de danse du coin interprétant *Let's twist again*. Et ça danse dans ce temps-là : des sets carrés, le rock 'n' roll, le cha-cha-cha, la valse. Encore et comme avant, au champ comme à la cuisine, la voix chantée accompagne le geste, le travail des jours. Dans le salon nouvelle-

Papetti parce que j'aime la musique, j'aime toutes les musiques, du chant du bruant à gorge blanche à celui des vagues sur le lac des Deux Montagnes tout près. J'aime le flot hypnotique des paroles de l'encanteur. J'aime la prière de ma mère, récitée à haute voix alors que je guette la venue de l'autobus scolaire le matin. J'aime la musique à bouche de mon père, l'orgue à l'église... L'orgue à l'église...

Car force est d'admettre que la messe a aussi grandement influencé mon oreille de petit garçon. Surtout, je dirais, lors du très court épisode de célébration en latin, dont je me souviens encore, envoûtant rituel de mots musiques impalpables, sur lesquels je pouvais imaginer tous les drames possibles sur la mort, l'amour ou le sacrifice auxquels je ne comprenais pas grand-chose. Et l'orgue!... Cet orgue aussi écrasant qu'élevé; sonore, sévère et libérateur... Surtout

le chant et la lecture des textes sacrés alors que le nôtre s'en tenait surtout aux pâles interprétations des curés et à l'appel mièvre des néolithiques sans grand intérêt (je parle surtout ici de ce qu'a connu ma génération). C'est plus tard, avec la musique traditionnelle et la complainte en particulier que j'ai ressenti (compris?) la puissance verticale de toutes les musiques ainsi que leur dérangeant potentiel de subversion.

Quand on est jeune, les années passent bien tranquillement. Après l'école et l'ouvrage, l'ado s'enferme dans sa cellule d'ado. Il lit, il fantasme et il s'engourdit de musique. J'ai une table tournante à côté de mon lit, une fenêtre qui donne sur la surface enneigée de la rivière des Outaouais. Dans le lointain, à des années-lumière, on devine l'église de Saint-Placide, comme une étoile du Nord.

Je mets *La Manikoutai* et *Mon pays* de Gilles Vigneault. Je mets *War Pigs* et *Sweet Leaf* de Black Sabbath. Je mets *The Knife* et *The Musical Box* de Genesis, *Personality Crisis* et *Trash* de The New York Dolls, *Dame Lombarde* et *Le luneux* de Malicorne. Regardant un soir un spécial « Folklore » à la télévision des Beaux Dimanches, j'y vois Le Rêve du Diable interpréter le reel du même nom. J'ai un choc.

2. 1978

C'était la fille d'un boulanger
C'était la fille d'un boulanger
Sa mère l'envoie-t-elle au marché
Porter une bague d'or à sa tante

« Ça, c'est papa qui chantait ça. » Là, Marie-Rose tournait le cahier vers moi.

ment aménagé pour la grand'visite, les vinyles s'empilent peu à peu. Ils ont une odeur, car la musique, ça sent. Ça sent la pochette, ça sent la cigarette, le plastique, le parfum des femmes, le gin des fois. J'écoute tout, je mets tout, sans distinction. Je mets *Ouragan*, un reel composé par la légende de l'accordéon trois rangées René Alain, et callé dans le démentiel par un Ovila Légaré en feu; je mets *Perfidia*, par Los Machucambos, qui font tourner les danseurs dans de nouvelles danses venues du soleil; je mets Félix et sa guitare qui chante *Le chant du retraité*:

Quand j'ai appris
que la compagnie
me renvoyait
chez moi à regret
J'ai bien compris
qu'on avait vu
ma main trembler
à l'ouvrage...

Je mets Vicky Leandros, je mets Monique Leyrac, je mets Les Jaguars, je mets Fausto

quand l'apothéose de tous ses jeux ouverts annonçait... la fin de la célébration! Il me traversait cet orgue-là! Et je l'aime encore : Messiaen, dans tout son tourment céleste, Keith Jarrett, déconstruisant un modèle baroque en Allemagne sur l'album *Spheres*, tous les orgues et toutes les orgues, le Farfisa, le Hammond B3 et ses chamans : Jon Lord, Booker T., Rick Wright, Pierre Flynn, Earl Grant, lançant depuis leur Leslie tournaillant l'appel du sacré... et du désir.

Dans le monde musical anglo-saxon, l'influence du religieux est clairement assumée chez plus d'une génération de musiciens d'avant-garde, du free jazz au punk. John Coltrane, Charles Mingus aussi bien que Nick Cave ou David Eugene Edwards ont tous salué l'importance qu'ont eue les anciens cantiques dans la construction de leurs œuvres respectives, aussi violentes ou provocantes fussent-elles. Dans le si catholique Québec devenu laïc à l'ombre du crucifix de l'Assemblée nationale, on trouve bien peu de témoignages similaires. Il faut dire que le monde protestant encourageait

IL FAISAIT beau soleil ce jour-là, je crois. Je me tenais devant la petite maison grise de la rue Saint-Pierre en face du collège et j'hésitais encore à frapper à la porte en avant. Finalement j'y suis allé, ça ouvert pas plus grand que ça. Je n'ai d'abord vu que le brillant de ses lunettes. « Bonjour... C'est pour les chansons... » « Comme ça, t'es le garçon à Gérard... Comment va ta mère? » La vieille femme a souri. Marie-Rose avait un sourire unique parce que ses sourcils restaient toujours froncés, même quand elle riait. Ça lui faisait un air sorcier magnifique, un air comme chez ces vieilles du Centre Bretagne que je connaîtrais plus tard. Je l'ai aimée tout de suite.

Moi j'étais jeune, j'avais 18 ou 19 ans et je cherchais du répertoire folklorique. À ces âges-là, aller tout seul dans le chez-soi d'une personne âgée pour quêter de même, ce n'était rien de moins qu'un voyage dans un autre monde. Rien n'était jamais comme au-dehors. D'abord il y avait le silence. Un silence gênant comme j'en connaissais si peu, rythmé par le tic-tac mortel de

l'horloge du petit salon. Puis il y avait aussi les quatre murs chargés d'images pieuses comme autant d'ex-voto prêts à saigner sur la vieille tapisserie fleurie. Et le jeu de la lumière avec ça. Quand le soleil brillait fort, les vitres garrochaient de longs faisceaux blancs qui coupaient la noirceur du logis à grands coups de lames. À part ça, c'était à peu près la ténèbre partout. Dans ce temps-là, l'ombre et la lumière, ça vivait au coude à coude dans les maisons des vieux.

Juste à côté de son fauteuil préféré, Marie-Rose avait une petite table à cartes sur laquelle elle disposait un nombre impressionnant de capsules de médicaments à prendre. On la disait bien malade. Elle, elle se disait plus malade encore, ne me chantant rarement plus que les deux ou trois premiers couplets d'une chanson; pour le reste, je transcrivais. On me l'avait dit: Marie-Rose avait le souffle court, sauf toutefois quand venait le temps pour elle de me le rappeler à tue-tête. Elle disait toujours très fort qu'elle se sentait très faible.

Sur la table à jouer, il y avait aussi quelques cahiers, ses « chansonniers », comme elle les appelait, tous enjolivés de la plus belle écriture de ses sœurs disparues. Elle en prenait un, le posait sur ses genoux, l'ouvrait délicatement; les pages étaient un peu jaunies, mais je n'aurais jamais pu croire que tout ça avait traversé le siècle. Recueillie, Marie-Rose remuait d'abord les lèvres sans un bruit. Ensuite elle relevait la tête et déclamaient comme un haut-parleur: « Ça, c'est papa qui chantait ça. » Là, elle tournait le cahier vers moi. Certains textes faisaient très fin XIX^e. C'était pour la plupart des chansons d'amour en français précieux, ciselées par les orfèvres d'un romantisme désuet calqué sur celui des vieux pays. Il fut une époque où la revue montréalaise *Le passe-temps* en publiait des pages et des pages toutes plus ou moins destinées à mourir exposées sur les lutrins des pianos de salon. « Ça, c'est vieux », qu'elle disait.

À côté de ces chansons-là, d'autres textes du cahier faisaient plutôt penser à de longs squelettes étendus, souvent structurés en couplets de deux lignes sans refrain, avec beaucoup d'espace alentour. C'étaient toujours ceux-là qui venaient me chercher. Ça parlait de la vie, de la mort, de l'amour aussi, mais sans maniérage aucun, sans enjolivures marquées par la mode d'un temps, presque sans mot. À vrai dire, ces chansons-là parlaient avec des images:

Ils ont marché ils ont été
Tant que la lune a éclairé
Ils ont frappé à la porte
Du père de la fille qui était morte.

« C'est papa qui chantait ça. » Marie-Rose livrait *La complainte de la fille du boulanger* presque sans émotion, sans mettre la moindre emphase sur le drame déroulé en tableaux sous nos yeux. La jeune fille a traversé la forêt, rencontré trois chevaliers qui l'ont violée et tuée; trois meurtriers démasqués par l'anneau de la victime avec lequel ils ont payé l'hospitalité des parents. Une fois la chanson terminée, Marie-Rose tournait ses yeux vers moi. Elle avait connu cette fille un jour, quelque part, avant. Et je n'étais plus dans mon village à Rigaud, et je n'étais plus chez Marie-Rose, et je n'étais plus tout à fait le même. Je m'en suis bien aperçu quand je suis sorti de la maison, encore engourdi par le monde obscur du cahier. J'avais eu ce que je voulais d'elle, la vieille avait eu ce qu'elle attendait de moi.

Avec le temps, je me suis mis à visiter d'autres cahiers, d'autres « chansonniers ».

Je n'ai jamais compris pourquoi, mais ce monde cauchemardesque peuplé de freaks m'a toujours fasciné.

Après Marie-Rose, il y a eu Anne-Marie Savard (Baie-Sainte-Catherine), Alphonse Morneau (Baie-des-Rochers), Alvina St-Pierre, Onésime Brideau et Henri Sonier (N.-B.)... Après *La fille du boulanger*, j'ai appris d'autres complaintes: *L'écolier assassin*, *Dans le bois vert et la vallée*, *La vieille magicienne*, *La poison*, *La blanche biche*, *Alexandre*, *La mort en camion*, *Le chevalier*... Meurtres, sorcelleries, esprits qui parlent depuis l'au-delà sur des airs de berceuses... Puis, sur des thèmes religieux: *La bergère muette*, *Le miracle du nouveau-né*, *Le cantique de Pierre*, *de Saint-Alexis*, *de Sainte-Barbe*, *Marie-Madeleine au tombeau*, *La fin du monde*... Chants de merveilles, de peines, de douleurs et de grands, mais jamais chantés à l'église...

Qu'est-ce qui m'attirait tant vers cette tradition du silence, ce répertoire si grave et si intense souvent interprété par des femmes qui l'ont transmis sans toujours s'en apercevoir aux enfants qui les entouraient? L'aspect sombre et déroutant? L'effet hypnotique des modes musicaux anciens? La douce impression d'une mainmise sur le

temps pour contrer le mystère de la mort? Un peu de tout ça sans doute. Pour être franc, le caractère identitaire, patrimonial « québécois » comme tel m'importait peu. Transmises jusqu'à nous par la tradition orale, la plupart des complaintes étaient si anciennes qu'elles ne pouvaient avoir été composées ici. Certaines étaient déjà vieilles à l'arrivée des premiers coureurs des bois et avaient probablement été chantées bien auparavant dans d'autres langues que le français. Sur scène ou sur disque, peu nombreux étaient ceux ou celles qui interprétaient ces chansons, pas assez représentatives de l'esprit festif et bon enfant par lequel les Québécois aiment se définir, ici comme à l'étranger.

On entrait dans les années quatre-vingt. Giges, rigodons et chansons à répondre avaient frappé le mur du référendum. La chanson populaire québécoise essayait tant

bien que mal de s'adapter aux nouveaux courants musicaux, mais le résultat était souvent pathétique. Pourquoi? Parce que trop occupé à se draper de bleu en écoutant *L'heptade*, le Québec avait raté le virage de toute une génération émergente à la fin des années soixante-dix, et sa figure de proue, le punk. Un de mes amis m'a fait écouter Public Image Limited, Joy Division, Bauhaus, Jerry's Kids. J'ai eu un choc. Avec sa transe redondante, ses textes initiatiques et ses images de mort, la complainte prenait pour moi la place de cet underground qui nous manquait.

3. No Future

Je suis fille le jour et la nuit blanche biche
Et les chiens du château toute la nuit me

[poursuivent

Ceux-là de mon frère Julien ils sont cent fois lespires
Ma mère allez lui dire: Julien arrête tes chiens
Ce n'est pas une biche c'est ta sœur Marguerite
Ma mère je ne crois pas là ce que vous me dites
Il a pris son grand sifflet au bois il s'en va vite

Il a sifflé trois fois sans que les chiens

[n'entendissent

La quatrième fois la blanche biche est prise

Il a pris son coutelas en quartiers il l'a mise

La porte aux cuisinières pour qu'elles la fassent cuire

Tenez bonnes cuisinières voilà de la blanche biche

Elle a le tour du cou comme une jeune fille

Elle a les cheveux bouclés jaunes comme de la cire

Elle a l'anneau au doigt comme une mariée

Ils ont fait un festin de barons et de princes

Nous souperions bien mieux si nous avions

[Marguerite

Soupez messieurs buvez je suis la première assise

Ma tête est dans le plat et mon cœur aux chevilles

Entre deux plats d'argent mes mamelles elles

[sont mises

Mon foie et mes poumons ils bouent dans la

[marmite

Sa mère au coin du feu elle pleure et elle soupire

Par terre je coucherai sept ans sur des épines

Mon boire sera mes pleurs mon manger des

[racines

Julien prit son poignard s'en perça la poitrine.

— Extrait de la *Blanche biche*

MA SITUATION de « dernier de la famille », avec des parents âgés, m'avait fait entrer, par le biais de mes tantes notamment, dans un monde... différent. Monde de silence peuplé de vieux et de vieux secrets, monde de douleurs sourdes et de chapelets, où la mort et la vie marchaient main dans la main. Comme tous les enfants, je redoutais plus que tout au monde le départ de mes parents. Presque adulte et sans trop le savoir, je livrais, à travers mes collectes de plaintes, un combat sans merci et perdu d'avance. Comme le disait Claude Péloquin, « Vous êtes pas écoeurés de mourir bande de caves, c'est assez ! » Visiter ces vieux-là, plus âgés que mon père et ma mère, ces passeurs de textes gothiques aux mélodies sans âge, me permettait de toucher quelque chose d'essentiel, d'immortel. Continuer, perpétuer cette parole et ces airs que j'imaginai jusqu'à millénaires (!) ne pouvait être qu'un antidote contre la fin. Ces anciens-là que je fréquentais avaient trouvé la clef du grand secret, celui de la vie éternelle.

J'ai chanté, j'ai déchanté. N'empêche que ce que le gros bon sens ne pouvait admettre, mon cœur y a cru suffisamment pour que ça marche pendant un temps, car tout au long de mes années de collecte, la mort n'est venue chercher personne... ou à peu près.

Pendant ce temps-là, en Europe particulièrement, des jeunes narguaient aussi la faucheuse à grand coup de Sex, Drugs & Rock 'n' Roll. Associés à la fin du baby-boom comme moi, c'étaient des marginaux, des désœuvrés, des poètes hurleurs prisonniers de leurs corps, vivant à cent milles à

l'heure, apprenant parfois à jouer de leurs instruments en même temps qu'ils enregistraient leur premier disque, qui vomissaient sur la bonne société des hippies retournés dans leur confort ou, pire encore, nostalgiques. Urgence. No future. Le monde et l'antimonde. Tout, tout de suite et maintenant, car la mort ne viendrait pas sans qu'ils la convoquent eux-mêmes, et ils l'appelaient de toutes leurs forces. J'enviais la colère des punks et la culture de tout ce qui a suivi : coldwave, industriel, hardcore, musique de la violence pleine de manques, pleine d'amour tout croche, de symboles virés à l'envers. De cette violence, de cette hargne, j'en aurais pris, moi qui ne tournais dans ma tête que des histoires sombres en forme de berceuses. La pop des années quatre-vingt était pourrie, l'underground était béni des dieux. J'étais chanceux, j'y étais quand même, en quelque sorte.

J'ai joué pour la première fois mon spectacle *Maudite mémoire* aux Foufounes électriques en juin quatre-vingt-dix. L'album est paru un peu plus tard. On a salué mon travail de recherche, de mise en valeur d'un patrimoine presque oublié. On a applaudi la démarche de « mise au goût du jour » d'un folklore québécois qui en avait bien besoin, chemin que La bottine souriante commençait à emprunter aussi vers les mêmes années. Foque.

J'aurais voulu crier que le temps des Fêtes était terminé, qu'il était temps de hurler autre chose, une autre urgence, mais un deuxième référendum s'en venait, et ce n'était pas le bon moment. Au Québec, ce n'est jamais le bon moment pour fermer la lumière de la chambre. Ça rappelle peut-être trop un passé pétrifié, habité de martyrs, d'anges maudits et de démons, un monde sclérosé où nous étions sous-classe. Ça rappelle Ludivine Lachance, sourde-muette-aveugle, sortie de sa cage de Saint-Gédéon par les Sœurs de la Providence et enfermée par elles dans la prison du Bon Dieu. Ça rappelle la noirceur des cloîtres à gémir des prières. Ça rappelle Jeanne Le Ber, ça rappelle les Montréalistes scalpés en tous sens. Ça rappelle Marie-Rose Ferron, stigmatisée de Woonsocket (R.I.) qui vivait la passion du Christ dans son lit d'agonie, corps en contorsions et plaies ouvertes.

Je n'ai jamais compris pourquoi, mais ce monde cauchemardesque peuplé de freaks, qui m'auraient terrorisé à mort, m'a toujours fasciné. La musique et le chant m'ont peut-être permis de le visiter en paix et de ramener quelques images de cet enfer. Nous en sommes sortis et nous en sommes faits. En tout cas, j'en suis fait, en chair, en amour, en larmes et en sang.

4. Changer le monde

JE SUIS RESTÉ, en apparence du moins, le sage petit garçon de mes parents. Ma culture religieuse a beau avoir été tordue par le feu ardent de tous les délires apocalyptiques de nos ancêtres automutilés dont parle VLB dans son *Manuel de la petite littérature du Québec*, répondant à la négation du corps par l'appel du corps « à genoux dans le désir », j'ai gardé dans mon implication citoyenne (je suis un homme de gauche) une sensibilité spirituelle passant par la quête du sens, le sens des mots comme celui de toutes les musiques sacrées, parce que je crois que toute musique est sacrée, et c'est la raison pour laquelle je crois encore qu'elle a tout le potentiel pour foutre un bordel cosmique. Je ne suis pas croyant comme tel, mais les personnes les plus extraordinaires que j'ai connues dans ma vie étaient empreintes de religion et croyaient à la résurrection de l'âme. Je suis un punk qui chante avec les mots des anciens la mort dans tout son vivant et vibrant mystère. Je ne comprends rien à cette vie et je m'en fous.

Ah tenez cruelle mère
Voici le cœur de ma mie
Tu as menti par ta bouche
C'est le cœur d'une brebis

Oh montagnes sur montagnes
Écrasez-vous sur mon corps
J'ai fait mourir ma maîtresse
Je ne mérite que la mort

J'entends la chanson sereine
Du rossignolet joli

J'aurai quand même vécu le privilège d'avoir visité le monde des trépassés avant de le connaître. La plainte m'aura donné, au moins quelquefois, cette impression d'avoir vécu dans mon corps le délice du passage, en même temps que cette chance unique de faire un retentissant bras d'honneur au non-mystère de la vie, dans tout son folklore commun. La musique peut changer le monde ; enfin, j'y crois encore.

No future. **L**

Michel Faubert a commencé par être collecteur de contes, conteur, puis chanteur solo avec Les Charbonniers de l'enfer, et enfin metteur en scène de spectacles.